

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 47

Artikel: Passe-temps
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tiède, soit au moins à la température du corps de l'animal, car alors il n'y a pas de déperdition de calorique, comme disent les savants, c'est à dire refroidissement, et les matières alimentaires ingurgitées n'étant pas obligées de réparer la chaleur perdue, fournissent une plus grande quantité de matériaux à la fabrication du lait ou de la viande dans l'organisme.

C'est pour la même raison qu'il faut éviter de donner du « manger » froid ; par exemple la betterave ou les autres racines qu'on vient de hacher sous les hangars et qu'on apporte tout droit dans les crèches, sont des aliments très indigestes. Au contraire, laissez-les se réchauffer par un commencement de fermentation, en les mettant vingt quatre heures en tas, mélangées à du son, des tourteaux pulpes, des balles de froment, de la paille hachée, de la fleur de foin, le tout légèrement arrosé, non seulement il n'y aura plus aucun danger, mais ce sera un régal pour les animaux. Dans une provende ainsi préparée, on peut introduire une foule de matières, de débris qui, autrement, ne trouveraient peut-être pas leur utilisation, car la demi fermentation qu'elles subissent ainsi, les ramollit, et leur donne le bon goût du mélange.

Cette année, on est obligé de s'ingénier pour nourrir son bétail ; l'hiver est bien long, et le mois de mai bien loin ? Autant que possible vivre sur son propre fond. Car, s'il faut acheter, on a vite payé la valeur de la bête.

Une prison de Boue

Les lacs de l'intérieur du Mexique sont peuplés d'une quantité innombrable d'oies, de canards et de sarcelles. Dans la vallée de Mexico notamment, sur les bords du lac Texcoco, ces oiseaux se trouvent en grand nombre. Les Mexicains, qui sont presque tous de passionnés chasseurs, goûtent par dessus tout la chasse de ce gibier. L'abondance de ces palmipèdes permet au tireur le plus inexpérimenté de ne revenir jamais les mains vides, mais, en revanche, cette chasse exige une connaissance approfondie des lieux et une attention de tous les instants. C'est qu'en effet le terrain qui environne le lac n'est le plus souvent qu'un amas de boue presque liquide dans lequel on peut fort bien disparaître tout entier, en très peu de temps ; de plus les grandes herbes qui couvrent le sol, en le dissimulant aux regards, ajoutent encore au danger.

Un des lecteurs du *Globe Trotter* à Mexico ne dut qu'à son sang froid d'échapper à une aventure, occasionnée par un moment d'inattention, qui aurait pu lui coûter la vie.

« Ce n'était pourtant pas la première fois que je chassais sur les bords du lac Texcoco et jamais il ne m'était arrivé la plus petite mésaventure. Ce jour là je montais un petit cheval de race andalouse, vif et fougueux, et j'étais fort occupé à le maintenir, de plus, il faut bien l'avouer, l'admirable nature qui se déroulait sous mes yeux, attirait toute mon attention. Toujours est-il qu'au milieu de ma rêverie, je sentis tout à coup ma monture s'abaisser sous moi, puis se relever d'un bond, parcourir en trébuchant une vingtaine de mètres, puis retomber en s'enfonçant encore davantage. Étonné, je poussai mon cheval, pensant qu'il venait de mettre le pied dans un trou d'eau, mais malgré tous ses efforts, il resta en place, comme cloué au sol. Nous voilà dans une belle

situation : imprudemment je l'avais conduit dans un terrain mouvant.

La bête a peur, elle tremble de tous ses membres et chaque mouvement qu'elle fait pour se dégager de cette boue, qui l'emprisonne, la fait enfoncer davantage. Pour la calmer, car quelques minutes encore de cette agitation et nous disparaissions l'un et l'autre dans le marais, je me glisse à bas de ma monture, avec le moins de mouvement possible. Je caresse mon cheval, je cherche, en lui parlant doucement, à le faire tenir immobile, mais moi-même j'enfonce, lentement il est vrai, mais enfin j'ai de la boue jusqu'aux genoux ; les quatre pattes de la bête ont disparu : c'est une chance, car ainsi immobilisé, elle ne peut plus remuer.

La difficulté sera de la sortir de là. Quant à moi, j'oublie ma situation : il serait cependant temps d'aviser. Appeler au secours, il n'y fallait pas songer, car je m'étais justement dirigé vers un endroit du lac où aucun chasseur ne se rendait d'habitude. Je jette les regards autour de moi afin de retrouver le chemin par lequel nous sommes venus dans ce maudit marais, mais ma rêverie de tout à l'heure et les bonds désordonnés de mon cheval empêchent toute reconnaissance des lieux. La terre ferme est-elle à droite, à gauche, devant ou derrière moi ? Aucune trace de notre passage ne s'aperçoit, les hautes herbes ont fait disparaître les pas de ma monture. Je commence à être vraiment épouvanté. Se sentir peu à peu enfoncer dans cette horrible boue, et prévoir le moment où la boue gagnant le visage... C'est une mort terrible que je ne souhaiterais pas à mon plus grand ennemi !

J'écarte de mon cerveau cette image terrifiante...

J'ai conservé en bandoulière ma carabine. En examinant les alentours, il me semble que le terrain ferme est à ma droite ; aussi, sans hésiter, de toutes mes forces, je projette mon arme à vingt mètres. Quel soupir de soulagement en voyant mon fusil rebondir !

Je n'étais pourtant pas sauvé, ni moi, ni mon compagnon, mais enfin j'espérais, avec du sang-froid, arriver à m'en tirer. A ce moment, un couple de superbes canards s'élève d'un buisson et vient presque voler au ras de ma tête. Est-ce pour me narguer et rire de ma situation ? On le croirait vraiment, car, à deux reprises différentes, le couple vole autour de moi. Un mouvement d'irritation s'empare de moi, je fais de grands gestes et, si mes canards s'évolutent, moi j'enfonçai un peu plus.

Mon cheval est complètement immobile. La boue ne le gagne que d'une façon insensible. Je calcule que j'ai une demi-heure devant moi. Passe ce délai, la malheureuse bête aura disparu.

Je n'ai donc pas un moment à perdre. Je commence par me coucher tout de mon long en étendant les bras, afin de présenter le plus de largeur possible et par suite d'offrir la moindre prise à la boue. Avec d'innies précautions et en avançant avec une lenteur extraordinaire, je parviens ainsi, d'un mouvement insensible, jusqu'à la rive. Mes vêtements sont dans un état lamentable, j'ai la figure souillée, je dois avoir une mine sinistre. Peu m'importe, je suis sauvé !

Maintenant il s'agit de tirer de ce mauvais pas mon pauvre cheval. Les minutes sont précieuses, aussi je commence par chercher des matériaux ; tout ce qui me tombe sous la main, bois, pierres sont amassés sur la rive. Je jette tout cela dans l'espace qui me sépare de mon compagnon. Au bout d'un quart d'heure, d'un travail terriblement fatigant, tout ce que j'avais ramassé a disparu dans le terrain mouvant sans laisser de trace. Je commence à déses-

pérer de jamais pouvoir établir un passage solide pour mon cheval. Celui-ci, dont le poitrail est presque entièrement sous la boue, a sa tête tournée vers moi. Ses regards, presque humains, semblent me supplier de le sauver. Mon courage, un moment abattu, se relève. Avec une vigueur, dont je ne me serais pas cru capable, je réussis à abattre en l'espace de quelques instants une quantité de grosses branches. Les premières jetées sur la boue ne s'y enfoncent qu'à demi, le reste fait un pont naturel assez large pour que mon cheval puisse y passer. Presque à pied sec, je reprends le chemin que tout à l'heure j'ai parcouru avec tant de difficultés. Je caresse ma bête et, la prenant par la bride, je cherche à l'entraîner sur le pont que je venais d'établir. L'intelligent animal me comprend certainement et fait tous ses efforts pour dégager ses jambes. Après de nombreuses tentatives, il y réussit enfin. Posant ses deux pieds de devant sur les branchages, il dégage, d'un effort vigoureux, ses autres pieds et avant même que je ne puisse le retenir, il s'élançait sur le pont.

En moins d'une seconde il avait traversé le marais et se roulait sur l'herbe, tant il était joyeux de ne plus se sentir emprisonné. Je le rejoignis et nous cherchâmes ensemble un trou d'eau — en terrain solide — où nous pussions nous débarrasser de l'infécte boue qui nous souillait.

Cette dramatique aventure ne me guérit point de la chasse aux canards sur les bords du lac Texcoco, mais dorénavant je prêtai plus d'attention aux chemins que je parcourais.

Novodrom.

Soupe au riz et aux lentilles. — Mettre roussir dans votre graisse de l'oignon haché fin, ajouter deux litres d'eau, quand celle-ci bout, le riz et la farine de lentilles délayée avant à l'eau froide. Cuire quarante minutes.

Passe-temps

Devinettes

Quels sont les gens qui possèdent les plus belles bibliothèques ?

Qu'est-ce qui va de Paris à Marseille sans faire un pas ?

Quelle ressemblance y a-t-il entre un livre intéressant et une galette ?

ENIGMES

Un pied de ma longueur
Est la juste mesure ;
Il l'est aussi de ma largeur ;
D'un carré cependant
Je n'ai point la figure.

Je suis rose sans être rose
Je meurs sans avoir été rose,
Et cependant j'étais bien rose.

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.